

Macron, président de la société liquide

Le triomphe d'un monde qui ne se refuse rien

Arnaud Benedetti

Professeur-associé à la Sorbonne.

Publié le 12 juin 2017 / Politique

Mots-clés : [Emmanuel Macron](#), [En marche](#), [La République en marche](#), [Zygmunt Bauman](#)



Les urnes législatives ont parlé. Selon toute vraisemblance et sauf surprise, le président de la République disposera d'une majorité confortablement absolue à l'Assemblée.

Un monde jeune et bienveillant

Ce nouveau monde qui surgit sur les bancs du vieil hémicycle sera jeune, bien sûr ; et aussi bienveillant, c'est-à-dire sympa ! Et puis optimiste, débarrassé des vieilleries qui encombrant nos esprits depuis des lustres – la droite, la gauche, les clivages, et ce je-ne-sais-quoi qui, à force de protéger, nécrose l'irrépressible envie d'initier, de créer, de développer... Il sera aussi souriant, de ce sourire sur commande, presque obligatoire pour saluer l'heureuse société qui, forcément, vient. Il sera enfin fluide, interactif, admiratif, un peu béat, souvent communicant, toujours inclusif.

Ainsi va le macronisme, cette injonction à être heureux, à croire au présent, au bonheur – un bonheur économique essentiellement, où il y a peu de place pour l'interrogation existentielle, métaphysique et même... historique. Le macronisme aspire par tous les pores de sa peau idéologique les particules de l'immédiateté mondialiste, high-tech, hyper connectée, sociétale. Il en est d'abord le produit ; il n'est même pas constructiviste car le constructivisme, d'essence socialiste, suppose un volontarisme. Le macronisme prend littéralement ce que le grand poète Francis Ponge appelait « le parti pris des choses ».

Tout surfe sur la vague post-moderne

Rien de ce que la société sophistiquée des grandes mégapoles occidentalisées génère ne lui est étranger ; bien au contraire il en épouse toutes les formes avec une gourmandise à peine dissimulée. Le macronisme est l'avatar politique d'une société qui ne se refuse rien, qui ne se pose aucune limite... Tout y surfe sur la vague post-moderne. Le mouvement en est le ressort comme si le nouveau monde s'opposait à l'ancien par une indétermination ontologique de toutes les formes, bien établies elles, qui nous ont précédées : du genre au statut professionnel, de l'identité aux valeurs, tout est relatif, transitoire, précaire évidemment, en transformation perpétuelle. Tout glisse en quelque sorte. Le macronisme est la première traduction politique de cette « société liquide » prophétisée par le sociologue Zygmunt Bauman. La macronisation est d'abord une dépolitisation des anciennes offres politiques ; elle reconvergit par une agrégation de contenus et de personnels les vieilles lignées pour les aspirer dans une version New Age du « catch all party », le parti attrape-tout que nos sciences politiques d'hier enseignaient aux jeunes apprentis politologues... Mais à la différence de cette grande figure des classifications de la sociologie partisane, La République en Marche ne synthétise pas les contradictions.

Clins d'œil à Terra Nova

Elle les absorbe sans souci avéré de cohérence doctrinale. Elle prolifère par captation sans effort systématique de rationalisation ; elle additionne sans travailler forcément à l'interopérabilité des sensibilités. Le « **en même temps** », formule culte de la novlangue du jeune pouvoir, concentre sémantiquement bien des ambivalences de la formation majoritaire. Il en stocke même toutes les bombes à retardement lorsqu'advient, à l'issue de cette récréation électorale, le temps d'exercer effectivement les responsabilités. Au demeurant, cette organisation n'est pas un parti, mais un... mouvement. Ce qui suppose qu'elle est mue par une force motrice dont les ressorts sont des mégas faits de structure : l'immigration dont la traduction politique s'incarne dans l'éloge de la diversité, la mondialisation dont l'horizon institutionnel s'objective dans le fédéralisme européen, la financiarisation de l'économie dont l'ubérisation est le modèle. Les soubassements du macronisme s'adosent ainsi, non pas à une conception volontariste de l'organisation de la cité, mais à une soumission à quelques grandes tectoniques déstructurantes... Lovée dans l'élan de ces anomies macro-historiques, l'habileté macronienne consiste en infra à flairer des sensibilités kaléidoscopiques, à saisir des humeurs souvent contradictoires : le désir de renouvellement et les préoccupations conservatrices des élites, la soif de moralisation et le ressentiment de vieux acteurs politiques en quête d'un ultime rôle en fin de partie, le respect du classicisme qu'illustre sa communication inaugurale et des clins d'œil appuyés à la déconstruction « terra noviste »...

...sur fond de vieilles recettes

La République en Marche se nourrit de ces oxymores, refusant de choisir entre eux, les portant par une com' toute dédiée à l'image mais économe en paroles et soucieuse de mots hyper-contrôlés. Macron donne à voir pour mieux inhiber notre capacité critique. Il sature par la profusion séquentielle de scènes bien léchées, esthétiques, nombreuses un espace médiatique souvent complaisant, un espace public sidéré par une maîtrise de la com' qui tranche avec la spontanéité revendiquée mais maladroite de ses deux derniers prédécesseurs... Macron assure, donc rassure, dans un exercice qui relève de l'ordre de la représentation du pouvoir, du statut présidentiel. Sa démarche lente, ses choix scéniques et iconographiques nous racontent une histoire qui laisse ainsi pour le moment hors-champ le cortège d'ambiguïtés et de non-dits dont il est le produit. Son astuce est d'articuler une com' qui tient tout à la fois du marketing et de la propagande, sorte d'hybride dont l'objectif consiste à nous faire accepter, « à l'insu de notre plein gré », une certaine conception d'une société tout acquise aux oligarchies...

Le jeune Macron n'invente rien, contrairement aux propos admiratifs de ses hagiographes. Il reproduit avec malice les vieilles recettes d'un des pères fondateurs et théoricien des relations publiques, Edward Bernays, qui voici plus de 80 ans considérait que « la fabrique du consentement » était l'objectif des communicants pour légitimer le pouvoir exclusif des élites. Rien de nouveau sous le soleil...

Arnaud Benedetti

Professeur-associé à la Sorbonne.

Du même auteur

► **Affaire Ferrand: communiquez, monsieur le président!**

► **Cette France a la campagne présidentielle qu'elle mérite**

[Voir tous ses articles](#)